

Gare à la fouine

**A propos de
« Les petits mouchoirs »,
De Guillaume Canet**

J'ai beaucoup aimé ce film qui m'a intéressé et ému pendant 2h 34. Après la fin, comme mon intérêt ne tarissait pas, je suis allé chercher les critiques sur internet. A ma grande surprise, le film est très controversé. Certains l'encensent, d'autres l'assassinent. Peu d'avis mitigés. Cela est vrai des critiques professionnels aussi bien que des spectateurs lambdas qui s'expriment ici et là.

Ma foi, étonné, mais sans plus, je me suis endormi et j'ai fait le rêve suivant :

Un fou s'est mis à tirer au hasard dans la foule. A moins que ce ne soit un règlement de comptes de la mafia. Tout le monde tire sur tout le monde. Je réussis à obtenir un révolver de l'un des participants de cette tuerie. Il est lui-même couvert de sang. Je me réfugie dans un bâtiment, puis de pièce en pièce, jusqu'à ce que je sois acculé en haut, dans une dernière pièce donnant à une fenêtre sur le vide... mais on est au moins au 4ème étage. La présence d'un tuyau de vide ordure suspendu directement au bord de la fenêtre ne me rassure pas : trop étroit et de toute façon trop haut. Dans l'immeuble il y a des cadavres partout, du sang partout... arrive Depardieu qui s'est déguisé en femme. Il s'avère que c'est lui le meurtrier.

Une fois que tout est fini, nous partons. En marchant, je discute avec Lacan. Nous nous demandons ce qui a permis d'arrêter la fureur. C'est simple : qu'il ait eu la permission de s'habiller en femme.

J'ai immédiatement compris que ce rêve m'expliquait non seulement le film vu la veille au soir, mais l'incroyable divergence des appréciations qu'il avait suscitées.

Ce film est un coup de génie. Malgré son jeune âge, Guillaume Canet mérite une palme d'or, car il a profondément compris la structure humaine. Je me souviens d'une des critiques disant quelque chose comme ça : ces petits mouchoirs, les petits travers banals de ces trentenaires n'ont aucun intérêt. Et de citer l'une des scènes clefs du film : Marie (Marion Cotillard) se réfugie dans la lecture du « Monde » pour échapper à la présence de l'amant qu'elle a éconduit et qui s'est imposé dans la troupe de copains en vacances à Arcachon. Voilà, dit notre critique : le monde n'est pas présent dans ce film.

C'est exactement le contraire. Le Monde de la politique, des guerres et des révolutions, des luttes sociales et environnementales, non il n'y est pas. Il y a mieux : c'est le monde de la psyché humaine qui nous est proposé, celui des coups de cœur, de l'angoisse de mort et de l'angoisse de castration ; celui auquel personne n'échappe et auquel pourtant certains essaient de s'échapper en s'engageant dans la violence sociale ou dans le goût pour « les nouvelles du Monde » en espérant qu'il va changer et que ça va apporter un mieux être. L'intérêt pour ce monde là n'est pas grand-chose s'il se présente en termes de fuite de l'intime, qui est la base de tous les engagements et intérêts.

Si ça va avec notre partenaire de couple ou si ça ne va pas, si nous sommes seuls ou largués, si nous sommes entourés ou solitaires, voilà la source de bien des choix de position dans « le monde ». En ce sens la scène incriminée par le critique cité est exemplaire. Le soir, c'est dans le ménage et le nettoyage que Marie fuit la présence de celui dont elle ne veut plus. Au matin, c'est dans « le Monde » ! Deux choix de positionnement pour une femme, et

pourquoi pas les deux, selon les moments, pour la même femme. Notre époque de transition entre deux statuts de la femme se trouve résumée en une même représentation changeant de pôle en une nuit. Chapeau l'artiste.

D'autres critiques nous disent que les rôles de femmes sont massacrés sauf justement celui de Marie. Ce serait donc le film d'un mec qui ne sait pas se mettre à la place d'une femme pour écrire un scénario qui se tienne. Je crois qu'il fait mieux, Guillaume Canet : il ne fait pas autre chose que de se poser en mec pour lequel les femmes sont un problème et il nous parle de ce problème. Et c'est le problème de tous, y compris des femmes.

Marie est par exemple une femme instable qui n'arrive pas à rester avec un mec. Elle passe de l'un à l'autre sans trop savoir où elle va. Juliette (Anne Marivin) a largué Antoine (Laurent Laffitte) après 11 ans de vie commune pour, sur le point d'en épouser un autre, changer d'avis au dernier moment et revenir avec Antoine. Léa (Louise Monot) quitte définitivement Eric (Gilles Lelouche) dans le courant du film. Isabelle et Véro semblent des épouses stables, chacune avec cependant un positionnement différent dans le couple. Autant de situations différentes qui rendent compte de la diversité humaine.

Mais l'essentiel réside dans une autre scène clef. Un soir, Eric (Gilles Lelouche) se déguise en femme pour produire un show pathétique dans lequel il imite une chanteuse à la mode (j'ai pas identifié laquelle) en chantant en play back. Ça vaut la fuite dans « le Monde ». Ce n'est pas un hasard s'il souligne sa ressemblance avec Jean Dujardin qui joue Ludo, grièvement blessé, qui pendant toute la durée du film, c'est-à-dire les vacances de nos bobos nantis, agonise à l'hôpital. Voilà, vous avez compris la scène est mise en place : la castration et la mort, on ne fait pas plus fort.

Tous ces hommes dévastés par le départ de la femme qu'ils aiment sont en menace de castration ; avoir une femme, c'est se prouver et prouver au monde entier qu'on est un homme. Qu'on a un phallus. Si elle se barre, ça y est, c'est la castration. Eric est justement le mec à qui ça arrive véritablement, ce pourquoi c'est lui qui se retrouve à faire le pitre déguisé en femme. Antoine, il fait tout pour que sa femme revienne, et contre toute attente, ça marche. Tant qu'il est seul, qu'elle est censée être avec l'autre mec, il se comporte en gamin, emmerdant tout le monde avec ses problèmes de cœur, complètement egocentrique, enfermé sur son problème, aveugle aux ennuis des autres. Dès qu'elle revient, il retrouve son équilibre, son sourire, son intérêt pour les autres. Il grandit. Eric, lui, de perdre sa femme, il devient femme. C'est une des modalités du deuil, après tout, comme le dit joliment Freud : l'ombre de l'objet tombe sur le moi.

Je rigole quand je lis l'un des critiques écrire : « on n'a jamais vu des personnages si peu évoluer en un film ». Ils évoluent tous chacun à leur façon, d'une manière si différente les uns des autres, que je trouve étonnantes les capacités scénaristiques de Guillaume Canet. Ceci fait preuve d'une très grande capacité d'écoute des autres et de décentrement par rapport à soi.

Mais tout cela n'est qu'amuse gueule par rapport au couple fondamental du film : Max (François Cluzet) et Vincent (Benoit Magimel). Ils sont potes depuis de nombreuses années, ils passent leur vacances ensemble et avec les autres. Max est plus âgé, plus riche, il a réussi, il est patron d'hôtel. C'est lui qui reçoit tout le monde dans sa propriété d'Arcachon. Vincent est kiné. Des années qu'il manipule le corps tendu de son pote. Un soir il lui fait une déclaration : voilà, lui, Vincent il l'aime, Max. attention il est pas pédé hein, ah non ! Surtout pas ! non, il aime son pote, voilà, c'est très fort, mais ça va pas jusqu'au physique hein, ... enfin, pas maintenant, pas tout de suite...

Max se trouve complètement torpillé par cet aveu. Lui qui n'hésitait ni à passer un bras autour du cou de son pote, ni aux grandes embrassades des retrouvailles, éprouve soudain une indicible gêne. Lui qui est un grand stressé touche là un maximum de pression. Toutes les vacances en seront gâchées pour tout le monde : il va y être exécration, tout étant pour

lui motif d'énervement, de colère, de comportements bizarres. Mais les principales victimes de son ire vont être... les fouines. Ces malicieux animaux ont trouvé à leur goût la vaste résidence secondaire de Max, envahissant les conduits, les doubles cloisons, les sous sols, animant l'espace de leurs invisibles cavalcades et de leurs petits cris. Merveilleuse métaphore ! de quoi ? de la psychanalyse tiens ! ces gens qui sont supposés venir fouiner dans l'inconscient. Celui de Max vient d'être mis à rude épreuve : il est sous le coup d'une révélation : l'amour homosexuel qu'on lui porte ne peut que remettre en question un choix hétérosexuel vacillant. Mais, comme il ne veut rien en savoir, cela se traduit par ce comportement symptomatique dont les fouines font les frais. Il ira même jusqu'à, dans une explosion de rage, démolir à la hache une cloison de sa propre maison : belle métaphore du symptôme, qui n'est autre qu'une attaque que le sujet porte contre lui-même.

Pourquoi est-ce si difficile de se voir mis en question dans ses choix libidinaux ? Parce que la castration est en jeu. S'il est aimé par un homme, c'est qu'il pourrait possiblement être une femme, ce qui suppose la castration. C'est là où la pantomime d'Eric déguisé en femme prend toute sa dimension universelle. Et pendant que Max s'agite, crie, traque les fouines, sa femme pique des coups de gueule sensés, eux, car elle tente de le remettre en place, prenant le relais du phallophore évanoui.

A travers les modalités de ces différents petits mouchoirs se cache sous un drap de lit la même problématique universelle, celle de la circulation du phallus et de la castration. Ce n'est donc pas un si petit mouchoir que ça.

Pendant tout ce temps, Ludo souffre sur son lit d'hôpital. On nous le présente brièvement au début du film, paumé, sortant de boîte au petit matin après abus de substances diverses. D'où, l'accident de scooter. Sans doute le plus paumé de la bande, ce pourquoi il est chargé de représenter ce qui nous menace tous : la mort, certes, tandis que tous les autres se débattent avec la castration. La ressemblance de Ludo avec Eric (de Jean Dujardin avec Gilles Lelouche) joue ici à fond, comme les deux clefs jumelles qui nouent le nœud de l'existence.

Un dernier mot sur les fouines. J'ai dit qu'elles représentaient la psychanalyse. Je ne sais évidemment pas si c'est l'intention de Guillaume Canet. Peu importe. A un moment, le réalisateur nous fait vivre un rêve de Max, comme il se doit, c'est-à-dire comme s'il s'agissait de la réalité. Il rêve qu'il est au lit et que Vincent, muni d'une fouine sur l'épaule, se penche sur lui gentiment en lui demandant : « c'est la différence d'âge, qui te gêne ? ». Il se réveille terrorisé. Discrètement, Guillaume Canet nous livre deux clefs supplémentaires : tout cela se passe dans le cadre de l'Oedipe (la différence d'âge), et le rêve se constitue en fouille merde de l'inconscient, c'est-à-dire en fouine.

Voilà qui explique, à mon sens, l'aspect controversé du film. Certaines personnes se sont senties prises au piège de la fouine, comme Max. Ce film leur a mis sous le nez la castration, l'Oedipe et la mort dans un environnement si quotidien, si banal, si connu, qu'ils se sont sentis trop proche de tout cela, dont ils ne veulent rien savoir. Et de souligner l'aspect quotidien, banal et connu du film, comme motif de désintérêt. D'autres, au contraire, se sont reconnus dans ce magistral exposé de la problématique humaine.

Je n'ai pas vu un seul critique faire allusion à ce que je dis là. Mais je n'ai évidemment pas tout lu. Il est clair que je dévoile ici quelque chose de l'inconscient, que je reconnais pour le pratiquer quotidiennement. J'analyse une œuvre publique, non une personne. C'est parce qu'il s'agit d'une œuvre que je me le permets. J'y retrouve la même chose que dans mes rêves avec, en plus, la diversité de l'invention et le brio de l'artiste. Qu'est-ce que j'ai à m'étonner d'être moi-même controversé, moi qui livre régulièrement mes rêves en pâture au public ?

Guillaume Canet, mon frère !

Mais pourquoi ai-je donc dit que c'était mon rêve qui m'avait expliqué le film ? parce que Depardieu arrive sur la fin, venant poser comme un cartouche sur le nom du pharaon, une

clef de compréhension de l'ensemble, signifiant : on est au cinéma. J'avais vu Depardieu peu auparavant dans « Potiche » de François Ozon. Il y était aussi question des échanges de femmes, d'hommes, d'homosexualité, de circulation du phallus et surtout de ce transfert de phallus, sous la forme du pouvoir, entre le chef d'entreprise et sa femme, dans une époque, les années 70, censée avoir fait charnière dans le statut de la femme. Dans mon rêve, il s'est déguisé en femme, et il s'avère que c'est lui le meurtrier. Dans le film, ce n'est pas le cas, mais c'est là où mon rêve le condense avec la pantomime Gilles Lelouche dans « Les petits Mouchoirs », lui-même condensé avec l'agonie de Jean Dujardin.

L'idée est claire : la castration, c'est la mort. Accepter d'être une femme serait accepter de se faire tirer dessus, en jouant, de plus, sur la double signification de l'expression « tirer un coup ». L'accumulation des cadavres en dit long sur la terreur, dite beaucoup moins discrètement que ce qui s'inscrit sur la bouille de François Cluzet se réveillant de son rêve. De mon côté, le tuyau de vide-ordure suspendu à la fenêtre du 4ème étage vient apporter une précision : si la maison est un corps, ceci est un intestin débouchant sur un anus. J'hésite devant l'éventualité d'une naissance si vertigineuse, produit immédiat de ces nombreux coups tirés dont j'ai été le témoin, ce qui ramène la scène précédente à une scène primitive. Naître, c'est échapper à la mort, mais là, ça m'apparaît comme son équivalent.

Heureusement, au sein même du rêve, je fais appel à Lacan pour l'interprétation. Oui, le seul moyen d'arrêter la tuerie, c'est-à-dire de faire cesser l'angoisse de castration, c'est d'avoir eu l'autorisation de s'habiller en femme, comme Gilles Lelouche. Autrement dit, d'assumer l'existence de la femme par identification à une femme, ce qu'on appelle aussi l'assomption de la castration. En précisant un peu, il s'agit d'assumer l'identification à la mère au moment de la scène primitive, la mère qui reçoit le phallus du père dans l'anus afin de concevoir le spectateur de la scène, qui devra naître par le même conduit. Alors, oui : dans la bagarre, j'ai quand même obtenu un revolver, ensanglanté certes, mais quand même. Autrement dit, le phallus ne peut s'obtenir sans tache, sans trace de la castration.

Une scène des « Petits Mouchoirs » me semble relever de la même structure. Fin de partie de bateau pour la petite colonie de vacances. L'ostréiculteur, vieil ami du groupe, commence à éloigner son embarcation vers le large : la marée s'en va, il faut rentrer au port avant de se trouver « tanké », comme il dit. Il enjoint Max de le suivre avec son propre bateau. Mais ce dernier croit malin de ne pas suivre exactement la bonne route dans les canaux encore praticables. Et il se retrouve « tanké », pris dans la vase. Dans la merde, quoi. Le voilà bon pour passer six heures là, en attendant la prochaine marée, en compagnie du seul Vincent. La perspective le terrorise, au point qu'il se jette à l'eau pour rejoindre l'autre bateau. Il se retrouve aussitôt pris lui aussi dans la vase. Il est obligé de compter sur l'aide généreuse de Vincent, qui le fait naître de la mer(e), version cloacale de l'imaginaire enfantin, d'où nous le voyons sortir de dos. Détail drolatique, la vase retient son maillot de bain. Il se présente alors au monde dans l'appareil de son origine, montrant à tous la face imaginaire de la conception et de la naissance.

Ce qu'il redoutait le plus, un rapport sexuel avec son pote, s'est accompli métaphoriquement, avec sa conséquence tout aussi métaphorique : sa naissance comme sujet, peut-être un peu plus au fait de son désir.

Ceci me donne une explication du fait que toutes les scènes primitives qu'il m'a été donné d'entendre faisaient état d'un *coïtus a tergo*. C'est que l'imaginaire enfantin, ne pouvant concevoir l'existence du vagin, assimile la conception à une tuerie provoquant la castration, la gestation à un séjour dans la merde occupant l'intérieur du ventre maternel et la naissance à une sortie par l'anus, comme ce dont il est le témoin tous les jours aux cabinets.

Tout cela n'est pas facile à encaisser. On comprend mieux la controverse, n'est-ce pas ?

Richard Abibon
samedi 26 février 2011